

30 Juin 1977

ARTS

LA 10^e BIENNALE DE PARIS : COUPS D'OEIL DANS LE RETROVISEUR

Pour sa dixième édition, la Biennale de Paris fait retour sur elle-même : rétrospective ou anthologie ?

CREEE en 1959 à l'initiative de Raymond Cogniat, la Biennale de Paris abordera sa X^e édition à l'automne. Depuis toujours, cette manifestation, incontestablement célèbre dans le monde entier, s'est vouée aux jeunes, se voulant « un lieu de rencontre et d'expérience, un lieu ouvert aux incertitudes et aux espoirs ». Pouvait-on, sinon faire un bilan, du moins jeter un coup d'œil en arrière et réfléchir ? C'est à quoi se sont essayés Georges Boudaille, l'actuel Délégué général, et Daniel Abadie, l'un des solides artisans du succès des dernières Biennales, en mettant sur pied une exposition rétrospective présentée dans les anciennes salles du CNAC, rue berryer.

Rétrospective ? Anthologie est un terme plus juste. Il s'agit de quelques pages choisies qui ne veulent rien prouver d'autre qu'elles existent. C'est là certainement le charme premier de cette exposition que d'avoir su demeurer modeste. Habituellement, le genre prête à l'autojustification, quand ce n'est pas à l'autosatisfaction. Or, ici, on ne cherche pas à tout prix à nous prouver que les sélectionneurs avaient tout le temps vu juste. On veut souligner, avec tendresse et même un peu d'humour, qu'ils n'avaient pas toujours eu tort.

Daniel Abadie, qui est, par ailleurs, l'un des commissaires de *Paris-New York*, est, à sa manière, un pervers. Comme tous les esthètes. Le voici se livrant à des rapprochements instructifs : une *Femme debout*, bien en chair, d'Anthony Caro (1957) côtoie le *Grand Quatre* (1956) de Carel Visser, une structure qu'on jurerait « minimale ». Dans une salle voisine, c'est une œuvre d'Erro (*Moteur à explosion*, 1961) qui dialogue avec un des plus beaux tableaux que j'ai vus d'Oyvind Fahlström (*Tire-lire*, 1961). Et savez-vous qui vient se mêler à cette conversation surréaliste ? Des *Déchets bour-*

geois

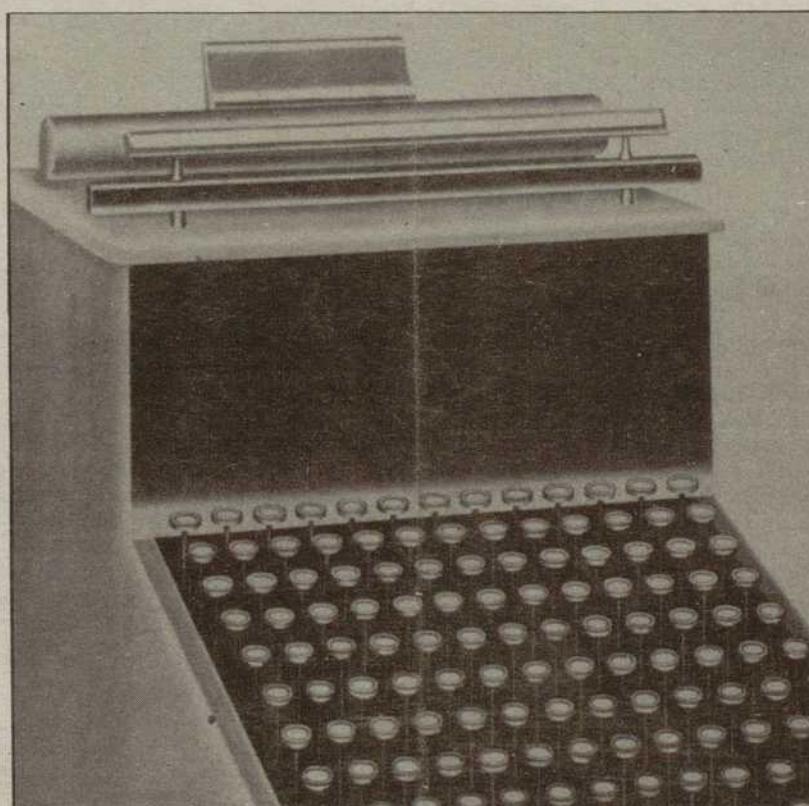
(1960), autrement dit une « pou belle » d'Arman ! Il faut une rude expérience de l'accrochage pour oser de telles audaces.

L'avènement du star-system

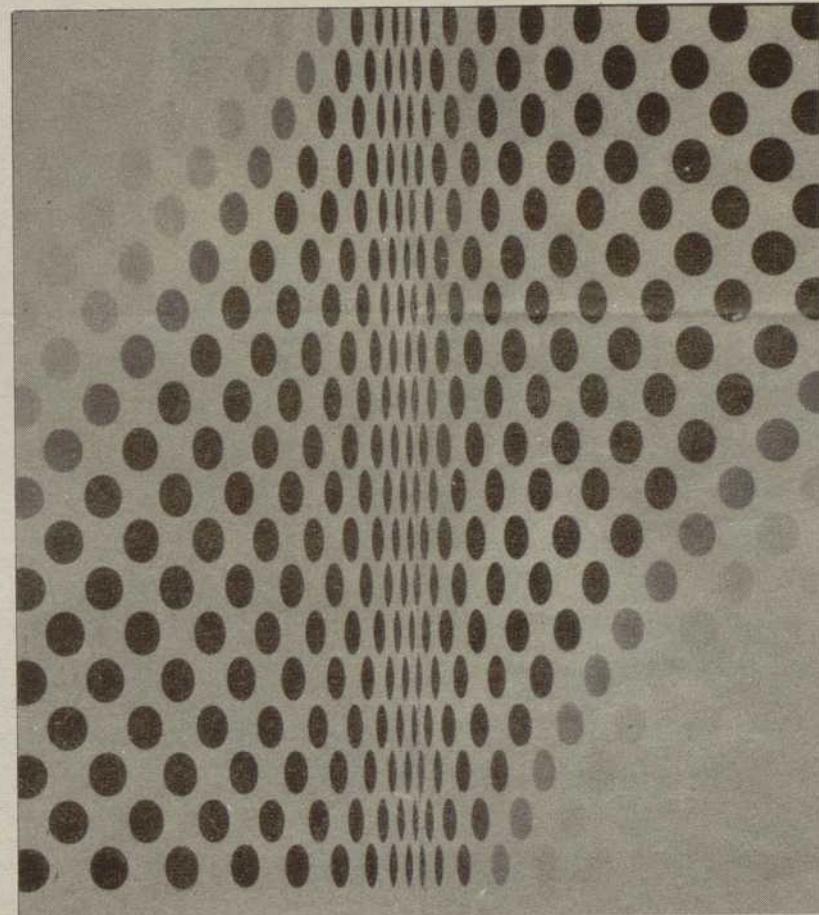
Ainsi présenté, tout paraît évident. On retrouve une cohésion qui fait forcément défaut dans le tohu-bohu habituel des Biennales. Et c'est là qu'on touche un certain paradoxe. A se laisser bercer par l'harmonie des salles qui se succèdent en petit nombre (on a pour l'instant limité l'anthologie aux cinq premières Biennales), on finirait

par perdre de vue l'ensemble : une immense armée de fantassins, quelque 3.000 bougres ont participé entre 1959 et 67, à l'assaut de toutes les formes et de tous les sens. A quoi il faudrait ajouter les 30 ou 40.000 bonshommes qui ne furent pas « sélectionnés » en leur temps mais qui auraient tout aussi bien pu l'être que leurs pairs. Que signifient ces cohortes et à l'assaut de quelles citadelles sont-elles montées ? Quelles places fortes ont-elles enlevées ?

La réflexion de Georges Boudaille et de Daniel Abadie ne porte pas sur ce problème de fond. Sans doute était-ce impossible, peut-être même la question n'a-t-elle pas de réponse. N'empêche, ce coup d'œil dans le rétroviseur de l'Histoire m'effraie : 1959-1967, il s'en est passé des choses ! La fin du colonialisme, par exemple. L'accession généralisée à la voiture. Le triplement numérique de l'université et, corollaire,



« Volonté de puissance » de Konrad Klapheck. (1959)



« Metamorphosis » de Bridget Riley (1964)

l'abandon des métiers manuels. L'avènement du star-system. La vraie naissance du disque, du transistor, du téléphone, de la télévision. Le début des greffes d'organe. Les antibiotiques. Et rien de tout cela n'est là. Comme si les artistes « importants », ou du moins jugés tels, avaient vécu hors de leur temps, uniquement confrontés à leurs problèmes de composition plastique où, je sais bien, chacun peut se projeter ou projeter l'ordre du monde sinon l'ordre des choses. Seule allusion figurative : KK de Niki de Saint-Phalle, entendez Krouchtchev-Kennedy, frères siamois tenant ensemble un bousseau d'armes de guerre. On nous dit que la moto emballée de Christo fit scandale, que le monochrome bleu de Klein choqua les foules, que la

machine à dessiner (Metamatic) de Tinguely fit hurler de rire. Quels étaient ces scandales, quelles étaient ces foules ?

Internationale à souhait, la Biennale de Paris dégage donc, quinze ans plus tard, un parfum de province qui n'est pas désagréable à humer mais qui ne casse pas trois pattes à un canard. Ni Boudaille ni Abadie n'y peuvent rien. Ni peut-être les artistes ou, du moins, « ces » artistes que notre époque a consacrés. Cette distance d'avec la vraie vie est-elle responsable du peu d'écho que trouve l'art dans le quotidien ? Ou suis-je en train de confondre les causes et les conséquences ? Je ne peux que poser des questions. C'est aussi un des mérites de cette exposition que de nous donner à penser.

Patrick D'ELME